

Murphy & Co.

ATEURS DE
de Gout et d'Elape

ette espace et espèrent
s liront soigneusement
car ils se font un
jours les rendre aussi
ue possible.

HUI nous nous con-
rer votre attention
nes de nos

ETOFFES A ROBE
PAR VERGE
weeds Diagonaux à
variés. Notez bien
ar verge.

SAIS TOUT LAINE

sure 44 pouces de
pas chère à 55cts

RIX DE VENTE
par verge

S FRANÇAISES
TOUT LAINE

plus nouvelles cou-
45 pouces. Ven-
0 et 60 cts.

RIX DE VENTE
par verge

ons comptant aux
mêmes ou qui nous
iers nos Marchandises
des Gros.

mandez à voir ces
es mentionnées plus

Murphy & Co.

Rue Sparks, Ottawa,
DAME MONTREAL.

d'Ottawa

Publie par la Cie. d'Imp.

JOURNAL QUOTIDIEN

414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

12eme. ANNEE No 97

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

OTTAWA, LUNDI 18 MAI 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire de Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

LE PRINCE NAPOLEON

NOTES ET SOUVENIRS

PAR AUDUVI

(Suite)

IV

Dès qu'il fut transféré de la Conciergerie à la maison de santé d'Auteuil, chez le docteur Beni Barde, il me fit demander, sachant par Monsieur Billault que j'avais vu l'Impératrice et qu'elle avait daigné causer avec moi.

Armé de sa carte, sur laquelle il avait exprimé le désir de me voir, j'allai demander la permission de ne paraître pas tout à fait disposé à me la donner; mais c'est un très galant homme, et il finit par céder sans trop d'insistance. Dans notre conversation, n'ayant pas hésité à lui déclarer que les poursuites dirigées contre le Prince étaient illégales et ne seraient qu'un coup d'épée dans l'eau, le procureur général me fit cette réponse qui, dans sa bouche, me frappa beaucoup :

— Vous oubliez que cette affiche est signée Napoléon, et que ce nom seul peut troubler des populations. . . .

Lorsque je pénétrai dans l'appartement du Prince, à Auteuil, à la porte duquel il y avait plusieurs agents de la police en bourgeois, il me dit aussitôt en me tenant la main :

— Vous avez vu l'Impératrice; que vous a-t-elle dit ?
Je lui répétai ma rapide conversation avec elle. Il en parut très satisfait et me dit :

— C'est bien, très bien, ce que'elle a fait là ! Dès que je serai en liberté, j'irai en Angleterre lui rendre sa visite avec mes deux fils, si on donne à Victor la permission de m'accompagner. L'Impératrice serait venue sans doute me voir à la Conciergerie, si les vieux bonzes du parti impérialiste ne l'en avaient empêché. Je m'expliquai un jour là-dessus.

Dès qu'il fut libre, il tint en effet sa promesse; il se rendit à Farnborough; mais la démarche si spontanée, si courageuse et si dévouée de l'Impératrice ne laissa pas de tacer bien profondes dans sa pensée ni dans son cœur.

Il me conduisit dans un petit salon, me fit asseoir en face de lui, et me demanda ce que l'on disait dans le public.

— Sauf parmi les gens inféodés au gouvernement, voire aristocraté, a été généralement blâmée, Monsieur, et je suis heureux de vous dire que votre élargissement, qui ne saurait tarder, sera très bien accueilli, et un soulagement pour les consciences honnêtes qui réprouvent avec énergie toutes les illégalités sous quelque forme que les se produisent. L'opinion publique se montre sévère contre votre arrestation; de même qu'elle a condamné avec une grande vigueur l'expulsion des congréganistes.

Il ne bougea pas à cette allusion. Je repris donc :

— La preuve, du reste, de ce que j'ai l'honneur de vous affirmer, la voici dans quatre-vingt deux lettres que j'ai reçues de Paris et des départements et dans lesquelles on me demande de protester hautement contre votre détention. Parmi ces quatre-vingt deux lettres, il y en a dix-huit qui viennent d'ecclésiastiques.

Le Prince prit les deux paquets que je lui présentais, et, sans ouvrir une seule des lettres écrites par des ecclésiastiques, sans chercher à savoir ce qu'elles contenaient et sur quel ton elles étaient écrites, il les jeta au feu.

— Il y a aussi un cardinal qui a demandé à me voir, me dit-il avec une indifférence affectée; j'ai fait répondre que je le recevrais comme tout le monde si le procureur général lui accordait l'autorisation de faire visite, mais au même titre que tout le monde, parce que je ne veux pas qu'on tienne de me donner une couleur que je n'ai pas.

Il ajouta :

—Après m'être le 5 avril, on a voulu faire de moi un athée; après mon manifeste du 16 janvier, certaines personnes voudraient me faire passer pour un clérical; je ne suis ni l'un ni l'autre; je suis concordataire, voilà tout.

Puis il reprit :

— Je ne sais pas au juste ce que je vais faire; je ne prendrai de décision qu'après ma mise en liberté. Je ne dis rien, je me tiens sur la réserve; mais il est probable que je ne serai pas toujours d'accord avec les impérialistes. Dès à présent, je suis bien décidé à n'avoir aucun organe à moi, j'accepterai le concours de tous dans la presse, où j'aurai une droite et une gauche, et serai reconnaissant à ceux qui le seront pour les deux tiers, et encore davantage à ceux qui seront tout à fait avec moi. Selon les cas et les circonstances, j'adresserai mes communications à des journaux de n'importe quel parti.

Sur l'observation que je fis plusieurs de ses amis pensaient que la princesse Clotilde viendrait désormais habiter avec lui pour donner à sa maison plus de prestige et de décorum, il me répondit :

— La princesse Clotilde n'est pas faite pour la politique. Je lui ai écrit d'ailleurs, de ne pas venir se mêler à mes affaires et elle ne viendra pas, car elle a gardé une impression pénible de notre expulsion de 1872 et elle ne voudrait pas s'y exposer à nouveau.

Il est à noter qu'il n'a jamais parlé de la Princesse avec beaucoup d'affection. Ainsi, au mariage de Mlle Maurice Richard, comme on s'entretenait de cette expulsion et de la dignité, de la fermeté que la Princesse avait montrées en cette circonstance, il n'a trouvé que ce seul mot à répondre :

Ma femme, oh! elle n'est pas bête, ma femme.

(à suivre)

DE MOLTKE ET CANROBERT

Il est, certes, intéressant de savoir ce que l'un des plus valoureux généraux de France pense du maréchal allemand.

Un fidèle, Canrobert !... Dans son salon trônent les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice. Juste au milieu de la glace, celui du Prince impérial. Sur une console, la photographie du Prince Victor.

Les murs de l'escalier qui mène au cabinet de travail sont garnis de tableaux retraçant les principaux faits d'armes d'Afrique, de Crimée, d'Italie.

Le maréchal, vit au milieu de l'histoire de sa vie.

— Excusez-moi si je ne me lève pas, dit-il. C'est toujours ma jambe !

Le blessé de Constantine, de l'Alma et d'Inkermann est, en effet, étendu sur une chaise longue, à côté d'une petite table portant la livre qu'il est en train de lire.

— Je vous prie de parler un peu haut, reprend-il. Vous savez que je n'entends pas très bien. En quoi puis-je vous être agréable ?

— Vous n'ignorez certainement point, maréchal, que M. de Moltke est mort. Me serait-il permis de demander ce que l'un de ses plus grands ennemis pense de lui ?

Et tout de suite, sans chercher ses mots, comme si ma question avait été prévue :

— L'Allemagne a le devoir d'honorer Moltke, qui lui a rendu d'immenses services, et qui, malgré ses 91 ans, lui en eût rendu encore. Nous devons nous souvenir, nous, qu'il nous a fait un mal considérable, considérable, je répète.

— Personne ne peut être plus apte que vous à délimiter les vertus militaires d'un commandant en chef. Quelles sont, à vos yeux, celles du maréchal de Moltke ?

— Maréchal !... Je l'ai été quinze ans avant lui. J'ai eu le temps de le regarder travailler et grandir. Moltke a été un stratège remarquable.

— Vous ne dites pas un soldat...
— Parce que je fais une différence entre le général qui sait à l'occasion se mettre à la tête de ses troupes, qui les excite, les entraîne, se bat avec elles, leur communique son

ardeur, et le savant qui a tout lu, tout étudié, et qui fait la guerre comme un mathématicien un problème. Moltke était un très grand stratège. Les Allemands lui doivent la reconnaissance, le respect, l'admiration. Mais il n'était qu'un très grand stratège.

— Vous reconnaissez toutefois qu'un commandant aussi savant est parfois nécessaire ?

— Indispensable, surtout maintenant. Les guerres futures ne ressembleront en rien à celles du passé. Je ne veux pas dire qu'il faut que nos généraux perdent leurs qualités françaises, qui sont si belles, mais il faut qu'il en aient d'autres aussi. Oui, de Moltke est mort !

Et le maréchal Canrobert, qui est né en 1809, secoua un instant la tête, cette tête si virile que tout le monde connaît.

Certes, les cheveux ont blanchi, mais ils sont tous présents à l'appel. Et la moustache de neige aux pointes si fières semble avoir encore des défils.

— De Moltke est mort, répéta-t-il. Je parierais de lui une heure que je répèterais toujours ce que je viens de vous en dire : c'était un admirable stratège. Maintenant, c'est chez nous qu'il y a un grand stratège.

Disant ce mot, le maréchal se redressa si brusquement, que la canne placée à côté de lui tomba.

— Oui, nous avons un homme encore jeune et ardent, qui joint aux si belles vertus françaises la qualité allemande et qui sera tout à fait général et un merveilleux mathématicien. Oui, nous avons notre stratège qui, lui aussi, à tout lu, tout étudié, tout prévu, tout préparé.

Vous vous doutez de l'impatience avec laquelle j'attendais le nom. Le maréchal Canrobert avait dans les yeux les larmes qu'il devait avoir le jour où il délivra Bou-Sada. Il parlait avec enthousiasme du général qui, selon lui, est appelé à être le Moltke de la France, mais il ne le désignait point.

— Je voudrais être bien sûr, maréchal, du nom que vous avez les lèvres. Quel est, selon vous, ce général qui serait à la fois Canrobert et de Moltke ?

— Miribel. Toute l'armée l'appelle, jamais on ne l'appreciera assez. Il donnera encore bien plus que ce qu'on attend de lui.

Mais le valet de chambre apporta la carte d'un visiteur.

La politesse voulait que je prisse congé.

— Oui, mais dites bien, reprit le maréchal, que si les Allemands ont perdu de Moltke, nous avons Miribel.

CHARLES GINGHOLLE.

Le Voyage d'Emile Zola

A SEDAN

Emile Zola a terminé le voyage qu'il avait entrepris sur nos frontières de l'Est pour recueillir les matériaux nécessaires à son prochain livre sur l'armée; et à l'heure même où succombait le maréchal de Moltke, il étudiait à Sedan les gigantesques combinaisons dont cet homme de guerre nous accablait en 1870.

De ce voyage, l'auteur de *Germinal* rapporte des impressions et des idées fort intéressantes à connaître.

Zola a suivi, heure par heure, étape par étape, la marche du 7e corps d'armée et celle de l'Empereur, depuis Reims jusqu'à la défaite c'est-à-dire depuis le 23 août jusqu'au 3 septembre.

Le 23 août, Napoléon III couche aux portes de Reims, à Courcel, dans une petite maison appartenant à M. de Sénaert; c'est de là que Zola est parti l'autre semaine; dans un landau attelé de deux chevaux conduits par un homme de la contrée. Mme Zola accompagnait son mari, et pour tous bagages, ils n'avaient l'un et l'autre qu'une valise.

Les difficultés commencèrent à Pressé : là, en effet, le 7e corps ayant quitté la grande route de

Reims à Sainte-Mene hould pour aller à travers champs jusqu'à Vouziers. M. Zola voulait en faire autant et c'est au prix de mille difficultés et de mille lenteurs que sa voiture s'engagea parmi les herbes dans ces immenses plaines effondrées, mornes et désertes, semées de-ci de-là de bouquets de bois de pins. Dix-huit lieues furent ainsi faites avant le coucher à Vouziers.

A Vouziers (où l'on montre aux passants la maison où naquit M. Taine, dont le père était avoué) et surtout à Quatre Champ, les mêmes complications recommencent à travers les bois et les prairies jusqu'à Boul-aux-Bois. On reprend alors la route de Germont jusqu'à Authé, puis les bois jusqu'à Saint-Pierre-mont et Oches, où le 7e corps termina l'étape du soir, le 29 août. A chaque angle des chemins, Zola descendait, étonné de ne rencontrer pendant des heures entières ni habitation, ni paysan, ni charrette dans ce pays qui paraît désert depuis les hecatombes qui l'ont ensanglanté.

• Tout y semble cultivé par des ombres », nous dit-il.

Trois lieues encore et il va coucher au Chêne C'est au Chêne que l'Empereur passa la nuit du 29, chez le notaire, M. Lefebvre, dans une petite maison blanche de très humble apparence, en face même de la villa magnifique où le maréchal de MacMahon avait établi son quartier général.

Le surlendemain, sans trop de peine Zola traverse Stonne, Raucourt, Harcourt, R-milly, et arrive enfin à Sedan, qu'il visite alors pendant une semaine, après avoir divisé le champ de bataille en sept sections, et étudié dans chacune d'elles les positions des batteries allemandes et des troupes françaises.

Un guide lui a été particulièrement précieux dans cette étude, c'est le frère d'un député très connu, M. Charles Philippoteaux, maire de Givonne, un homme des plus aimables et des plus instruits qui a été le témoin des événements de 1870, et qui a piloté Zola pendant sept jours avec une bonne grâce parfaite et une clarté d'esprit singulièrement précieuse pour les recherches documentaires du grand écrivain.

Zola revient donc à Paris avec un échantillon complet des notes tout à fait exactes sur les journées qu'il va décrire.

Quant à l'appréciation géographique que qu'il rapporte de cette contrée en elle-même, elle est peu favorable, nous pouvons l'avouer. Zola avait revê dans les Ardennes un pays romantique avec des rocs à pic, des thermopyles et des fournaies. Or, il n'a rien trouvé de tout cela.

Rien n'est moins pittoresque, d'après lui, que cette interminable série de plaines monotones à peine vallonnées. Quant au fameux défilé des Argennes, c'est la butte Mont-marie, tout simplement ! Sedan elle-même ne ressemble guère à la curvette à laquelle on la compare sans cesse; en tout cas, ajoute-t-il, les bords de cette curvette sont à cinq et six kilomètres de distance de la ville.

Mais ce qui a frappé le maître dans son trajet, c'est le souvenir poignant et vivant que tous conservent de ces journées inoubliables, la grande pitié qu'ils ont pour l'armée, l'animosité qui persiste contre ses généraux, et la haine qu'ils témoignent encore envers Paris qui les a traités alors de captifs. Nos soldats ont été au contraire des héros », déclarent-ils avec une touchante unanimité.

Quant à l'Empereur que, de village en village l'on traînait malade, irresponsable, déjà vaincu, déplorant ce mouvement sur les Ardennes, il suivait, impuissant, le calvaire de ses soldats, ne conservant qu'un seul espoir : le rappel à Paris. Et la trace de ses tortures physiques indéfinies a laissé, un peu partout, une sorte de pitie en core émue.

C'est au Chêne que tout espoir de rentrer sous les murs de la capitale

a été définitivement perdu pour lui à la suite des dépêches expédiées à Napoléon III et au maréchal de MacMahon par le Conseil des ministres et par le Conseil privé; et c'est dans cette petite maison du notaire que son fils lui fut enlevé, l'ordre ayant été donné par la Régence d'expédier en Belgique le Prince impérial !

L'Empereur, que l'on sonnait chaque matin pour atténuer les souffrances du mal dont il était atteint, fut pris le lendemain d'une dysenterie terrible, parait-il. Il persista quand même à accompagner ses troupes, voulant partager jusqu'à la fin leurs destinées; mais vers dix heures, exténué, il fut forcé de s'arrêter près de Mouzon, à la ferme de Baybelles, qui domine les plaines de B-aumont, où étaient déjà rangées, prêtes au combat et brillantes sous le soleil d'août, la cavalerie et l'artillerie du 2e corps. Mâdecin et pharmacien furent mandés en toute hâte.

Ce jour là, M. Phil, poteau à vu l'Empereur sortir de la ferme et s'avancer péniblement et lentement vers le moulin de la haut duquel il voulait explorer cette contrée que personne autour de lui ne connaissait.

Il était attendu de général, on paraitot jeté sur ses épaules, courbées; derrière une carte. Un général suivait. La carte est à peine dépliée que du bois de Daullet s'envole et des boulets qui viennent tomber sur nos troupes; ce sont les canons allemands dont personne n'a soupçonné la présence.

Le soir, survenait à grande défilé de Beaumont, préface du désastre de Sedan. Et l'on apprit plus tard que, durant cette lugubre journée, à l'heure même où Napoléon III se traînait souffreteux au sein de la ferme de Baybelles, en face, à quelques lieues de lui, invisible, et séparé seulement par les bois de la Meuse, le roi de Prusse du sommet d'un autre moulin, le pic de Sommeville, dirigeait et poussait ses troupes victorieuses.

Zola a cherché à élucider un autre détail historique : il a voulu savoir jusqu'où l'Empereur était allé à Sedan. De l'enquête impartiale qui a été faite sur les lieux, il résulte que Napoléon ne s'est pas arrêté à la tuilerie la plus prochaine ainsi qu'on le prétendait; il est allé jusqu'à l'endroit où MacMahon a été blessé; et l'heure où il y arrivait était bien plus pénible encore, puisque les Bavarois entraient alors à Bezelles et que de toutes parts les Allemands faisaient feu sur nous.

Quant au drapeau parlementaire hissé à trois reprises sur la demande expresse de l'Empereur, pour faire cesser le carnage, à quel échantillon trois fois par ordre des généraux ?

La question est encore discutée. Mais d'après les témoignages recueillis, Zola incline à croire que si le drapeau parlementaire a été hissé trois fois, c'est qu'on ne trouvait pas de hampe assez haute pour le mieux montrer.

Ce détail serait très curieux à fixer.

D'ailleurs, ce n'est pas un livre d'histoire qu'il se propose d'écrire, c'est un roman sur la dernière guerre, et le maître s'est borné à étudier dans toutes ses parties le cadre grandiose qu'il veut à son œuvre.

Sa dernière étape a été l'auberge de Bouillon, en Belgique, dans la chambre à deux lits où l'Empereur vaincu a passé la nuit suprême avant la captivité. Dans l'un des lits couchait, parait-il, un aide-camp de l'Empereur, dans l'autre lit, Napoléon III s'était étendu, moribond, sans pouvoir sommeiller un seul instant.

Aux murs sont encore accrochées les deux gravures d'ailleurs : le Jugement dernier et Rouget de Lisle chantant la Marseillaise, les deux tableaux que, le 4 septembre, Napoléon III eut devant les yeux pendant sa longue insomnie.

Ce soir-là Paris précisément proclamait la République !

Le hasard a de ces ironies cruelles.

GASTON CALMETTE.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COU
CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA
EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE
QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Redonction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER,
159 Rue Bank.

Téléphone No. 92.

Seul Topique
Remplaçant le
Fras sans
leur ni chute du
poll. — Guérison
rapide et sûre
des
Bouteries,
Fistules,
Eczéma, Molluscs, Vessigons, Engorgement
des Jambes, Surois, Epurvis, et
autres affections de la peau.
Phie GENEAU, 375, rue St-Honore, Paris

SLAND HOME Stock Farm,

Grosse Ile, Wayne Co., Mich.
SAVAGE & FARRUM, Propriétaires.

Percheron Horses.
All stock selected from the get of sire and dam.
Established reputation and registered in
the Percheron, River, and other stud books.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

ISLAND HOME
is beautifully situated at the head of Queen's Bay
in the Detroit River, ten miles below the City, and
is accessible by railroad and steamboat. The city
and Hamilton with the location may call at any season
on the farm. Good for shipping. For full
particulars, write to the Proprietors.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :

Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines
234 rue Wellington.

Agents des célèbres fournaies "Superior Jewel"

CHARBON !
Les meilleures qualités de Charbon Bituminieux et Anthracite
Bien Criblé
Et Tamisé.
O'Reilly & Honey,
BLOC RUSSELL
Rue Sparks

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA

Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout neuf.

ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal Hotel, rue Queen.)
PROPRIETAIRE

ASSOCIATION DISSOUTE

Reductions extraordinaires. Nous vendons meilleur marché que les prix du gros. Tout doit être vendu.

Montres en or, valant \$20.00 pour... \$ 9.00
Montres en or, valant \$22.00 pour... 10.00
Montres doublées en or, valant \$

FEUILLETON DU CANADA

UN MYSTERE

LE COLONEL ET LE LIEUTENANT

(Suite)

Ah! reprit Robert de plus en plus rougissant, il s'agit sans doute de la personne qui se trouvait là, au balcon, le jour de la revue du régiment, au retour de l'expédition?

— Comme vous dites, mon lieutenant? — La jolie blonde au mouchoir Eh bien! qui est-elle? qu'avez-vous appris à son sujet? Ah! mon cher Bougnier, dites-le-moi bien vite.

— Nom de nom! mon lieutenant, comme vous prenez feu! Mais ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit.

— Oh! alors, fit Robert en laissant tomber sa tête et sur sa poitrine, n'en parlons plus. Cela m'est indifférent.

— Excusez, mon lieutenant! on vous en donnera des belles brunes comme celle-là pour que vous en fassiez fi?

— Je n'en fais nullement fi, mon cher Bougnier; mais je n'ai réellement bien vu et bien regardé que l'autre, la jeune blonde.

— Je m'en aperçois suffisamment, mon lieutenant; mais sous votre respect, c'est de l'ingratitude.

— Je n'y étais pas, moi, vu que l'escadron se trouvait à l'autre bout de la place; mais les camarades m'ont dit qu'il y avait deux personnes du sexe qui se trouvaient au balcon, une blonde, que la brune vous avait beaucoup regardé et qu'elle s'était évanouie en voyant votre blessure se rouvrir et votre sang couler, tandis que la blonde s'était contentée de nous et un petit cri, et qu'elle vous avait jeté son mouchoir tout simplement parce qu'il était trempé d'un pékou pour le lui demander. Est-ce la vérité, ou la mon lieutenant?

— Vous pouvez avoir raison, Bougnier, murmura le jeune officier en poussant un profond soupir. Oh! oui, je reconnais que j'étais fou.

— Dame! mon lieutenant, chacun juge ces choses-là à sa manière; mais il ne faut pas vendre du chagrin pour cela, parce qu'enfin je ne suis qu'un vieux radoteur de sous-officier qui vous dit, là, à la bonne franquette, ce qu'il pense. C'est peut-être moi qui se trompe comme Gros-Jean qui veut en remonter à son curé. C'est égal, Te-eh, voulez-vous me permettre un conseil? Si j'étais à votre place, saurez-vous ce que j'étais?

— Parlez, mon brave Bougnier, je vous écoute.

— C'est bien de la bonté, mon lieutenant. Eh bien donc, voici l'ordre de la marche: A ma première sortie jusqu'en fin de ville, je prendrais mon uniforme de grande tenue, et je m'assurerais, là, comme on doit s'assurer quand on va voir sa particulière pour la première fois. Ainsi fiévé, je me rendrais carrement, nom de nom! à l'hôtel de la Régence, et je demanderais à parler à la blonde si vous voulez, puisque c'est la blonde qui vous tient au cœur. Mais j'aimerais mieux la brune. Il y a une chausson dans mon pays qui dit:

Les caprices de l'onde, L'incantance du vent, Voilà ce que la blonde Apporte à son amant.

Au surplus, chacun son goût: ne chicanes pas là-dessus. Pour lors...

— Mais, mon bon Bougnier, interrompit Robert, qui n'avait pu s'empêcher de sourire en écoutant le naïf refrain du maréchal des logis, vous oubliez que je ne suis pas plus le nom de la blonde que celui de la brune; peut-être à ce moment, elles ne sont déjà plus l'une ni l'autre à l'hôtel de la Régence, où l'on ne reçoit guère que des étrangers de passage à Alger, et d'ailleurs la personne dont il s'agit n'est pas venue seule en Afrique, sans aucun doute: elle a une famille, dont je ne suis pas connu, et vous comprenez que le premier soin de cette famille serait de me refuser la porte.

Refusez la porte à mon lieutenant! Nom de nom! je voudrais bien voir cela.

— Mais mon brave ami, je n'aurais aucun droit de m'en offenser pas plus que vous, car enfin, quel motif voulez-vous que je donne à ma visite?

— Quel motif? quel motif? mais il est tout trouvé le motif. La demoiselle vous a prêté son mouchoir, vous venez lui rendre son mouchoir. C'est tout naturel cela. Ah! si M. de Chalandray était à votre place, il ne serait pas embarrassé, lui allez, mon lieutenant! faut être hardi avec

le sexe, sur tout quand on est dans les husards, ou bien alors le sexe se moque de vous.

Bien que le lieutenant Robert n'écouât pas sans une légère dose de scepticisme la leçon de galanterie que lui donnait le maréchal des logis Bougnier, il était manifeste qu'il se sentait gagné peu à peu par l'argumentation naïve de son subordonné, et qu'il était même assez disposé à en faire son profit. Soudain celui-ci qui avait machinalement porté ses regards dans la rue par la fenêtre demeurée toute grande ouverte, s'écria:

— Quand vous disais-je, mon lieutenant? Quand on parle du loup on en voit la queue. N'apercevez-vous pas là-bas M. de Chalandray bras dessus bras d'avec sa particulière? Il n'y a pas cinq jours que le régiment est à Alger et il a déjà étrenné, lui! C'est un fier lapin que cet officier là. Il n'en manque pas une.

— Il n'en manque pas une. — Il berr avança la tête, puis il se recula vivement, comme s'il venait de recevoir un choc en pleine poitrine. En même temps, des gouttes de sueur apparurent sur son front et sur son visage, dont la pâleur s'accrut jusqu'à la lividité.

— O mon Dieu! mon lieutenant reprit Bougnier effrayé, est-ce que vous allez-z-vous trouver mal? — Ce n'est rien, balbutia le jeune officier; mon brave camarade, rassurez-vous et refermez cette fenêtre; oh! refermez-la bien vite!

— Pourquoi donc? C'est un accès de fièvre qui vous prend, n'est-ce pas, mon lieutenant? — Peut-être. En tous cas, Bougnier, je reconnais que vous parlez d'or tout à l'heure. Oui, il faut être hardi avec les femmes. Il faut se défier des blondes.

— De quel ton vous me dites cela, mon lieutenant! Vous n'êtes pas dans votre état naturel. Vraiment, vous me faites peur, vous avez les yeux tout hagards.

— La-dessus, le vieux maréchal des logis se mit en devoir de fermer la fenêtre et, pendant qu'il procédait à cette opération il ne put s'empêcher d'ajouter à mi-voix, en portant ses regards dans la rue:

— Double et triple animal que je suis! Est-ce que par hasard la gentille petite particulière que M. de Chalandray tient amoureux-ment pressée sous son bras serait...?

Robert reprit, comme s'il eût articulé le répons d'une litane funèbre:

— C'est la blonde au mouchoir du balcon de l'hôtel de la Régence, Bougnier, la chanson de votre pays à raison. Il faudra me l'apprendre; nous la chanterons ensemble.

Ce jour-là même Robert, sans perdre un seul instant, fit prévenir Maurice de Chalandray que, autorisé par le chirurgien-major à reprendre son service à la fin de la semaine, il se tenait à sa disposition dans la veille, vendredi pour la rencontre qui lui avait été demandée et qu'il avait acceptée. En même temps il fit son testament, par lequel il laissait au maréchal des logis Bougnier le peu qu'il possédait, c'est-à-dire le produit de la vente de ses effets d'équipement et de son cheval.

Le lendemain, il eut à s'occuper de toutes les formalités préliminaires voulues en pareil cas; il fallut pourvoir au choix des témoins, à l'obtention du consentement du colonel. Tout cela exigea du temps, des démarches, et tout cela ne fut pas inutile pour calmer l'agitation fiévreuse qui s'était emparée de Robert, à la suite de l'incident que nous avons rapporté.

Peu de temps auparavant il était déterminé à chercher la mort sur le champ de bataille, parce qu'il n'éprouvait aucun de ces regrets cuisants qui accompagnent sans doute l'agonie des heureux de ce monde, de ceux qui du moins qui laissent après eux une famille, une fortune, des amis, une femme aimée. Mais tout à coup il s'était senti comme rattaché à l'existence, à partir du jour où deux yeux charnats s'étaient fixés sur lui avec une expression manifeste de sympathie et d'intérêt, et voilà qu'un moment où, sur ce fragile souvenir, il échafaudait maints châteaux en Espagne, cet insolent Maric de Chalandray venait lui voler toutes ces conceptions et tout son bonheur! Oh! comme depuis lors il avait senti tout son sang bouillir dans ses veines, et la jalousie, cette passion cruelle qu'il ne connaissait pas, pénétrer dans son cœur, avec tout son cortège d'angoisses et de tortures!

S'il avait tant soit peu réfléchi, Robert n'aurait pas manqué de reconnaître que cette Claire, — puisqu'on l'appelait ainsi, — quelle qu'elle pût être, n'était engagée envers lui à aucun titre par le simple don d'un mouchoir destiné à bander sa blessure. Il était

tout naturel d'ailleurs qu'elle lui préférât un autre officier. Mais ce n'avait-il pas, pour plaire, tout ce qui manquait à lui, l'aplomb, l'esprit, la bonne humeur, sans compter l'air et le ton, en amour comme en guerre, aplomb tant d'obstacles?

Mais quel est le jaloux qui a jamais fait la moindre réflexion sensée à l'endroit du sentiment qu'il offre? Ce sentiment devait être bien fort chez Robert, puisqu'il avait suffi pour transformer instantanément l'agneau inoffensif en un loup furieux. C'est une loi physique singulière, mais trop souvent inéluctable qui fait que les passions envahissent d'autant plus violemment notre nature qu'elles y trouvent en quelque sorte une terre vierge.

On le vit bien sur le terrain, à la façon dont Robert déclina toutes les propositions faites par les témoins à l'effet d'ajourner, sinon même d'abandonner un duel dans lequel M. de Chalandray comme ça peut-être à comprendre qu'il avait eu tort de se montrer si obstinément agressif. Le lieutenant Sauvageol, l'un des témoins de ce dernier, n'en revenait pas.

— Eh quoi! disait-il, c'est nous qui offrons les suris dans notre générosité, par égard pour un adversaire affaibli par de récentes blessures et c'est lui qui nous dit machak! Qu'il peut-être son motif? Je vous disais bien, messieurs, que c'était un surin.

— C'est possible, répondit-on; mais à coup sûr ce n'est pas un lâche.

Au fond, il est présumable que le lieutenant Sauvageol, frappé de l'obstination du lieutenant Robert, n'était pas sans inquiétude sur les suites d'un combat qui pouvait mettre fin, pour quelques temps du moins, aux joyeuses parties de dont Chalandray était aimé et dont il se montrait toujours prêt à acquiescer les frais.

Pendant toutes les tentatives faites sur le terrain pour arranger l'affaire étant demeurées vaines, il fallut bien, comme on dit vulgairement, mettre flambergé au vent, et le combat s'engagea.

En pareil cas, nul n'ignore qu'entre adversaires à peu près d'égal force, tout l'avantage est pour celui qui sait le mieux garder son sang-froid. Sous ce rapport, la chance était pour Maurice, qui d'ailleurs, on le sait du reste, ne se battait pas en duel, lui, pour la première fois. Aussi, au bout de quelques passes, Robert reçut à sa main une estafilade et son sang coula. Les quatre témoins s'avancèrent aussitôt, désireux d'arrêter un combat qui, dans leur pensée, devait s'arrêter au premier sang; mais Robert s'écria vivement:

— Messieurs, je vous supplie de ne pas faire attention à une simple égratignure. Je suis tout prêt à continuer.

En parlant ainsi il était maifeste qu'il avait trop présumé de ses forces; car il était fort pâle et tout frissonnant.

— Vous êtes souffrant, monsieur, dit Maurice. Restons-en là pour aujourd'hui. Plus tard, si vous y tenez absolument, nous reprendrons cette partie.

Non, monsieur, reprit Robert en cherchant à s'affermir. Je suis parfaitement en état de me battre. Je comprends que vous êtes pressé peut-être de vous retirer. Votre belle vous attend sans doute; mais moi je n'ai pas le même motif. En garde donc! En garde!

— Je vous répète, monsieur, que ce serait un assassinat, et je ne puis pas vous assassiner, qu'il diable!

— Messieurs, s'écria l'un d'eux, restons-en là. L'un ni l'autre dans quelles conditions sont autorisés les duels entre officiers, d'après les règlements et usages de l'armée. Ne nous forçons donc pas à intervenir pour arrêter le combat.

— Ma foi? riposta Maurice avec gaieté, convenez, monsieur Robert, que vous êtes bien entêté; mais, quand je m'en mêle je ne suis aussi, moi. Je vous prévins donc que je suis prêt à supporter philosophiquement tous les gros mots que vous pouvez être en disposition de m'adresser, et que j'attendrai, par vous en demandant satisfaction, que vous soyez guéri, radicalement guéri, entendez-vous?

— Ah! c'est ainsi! reprit Robert, eh bien! monsieur, je vous dis, moi, que, sans avoir à appréhender de ma part un gros mot, ni une injure, vous allez continuer de vous battre avec moi. Je n'ai pour cela qu'une chose bien simple à faire c'est de va bander la main avec certain mouchoir qui est peut-être de votre connaissance.

(A continuer)

BRYSON, GRAHAM & CIE.

ETOFFES DE ROBES

LA GRANDE VENTE SPECIALE COMMENCE AUJOURD'HUI AVEC UN NOUVEAU SUCCES

Les ventes de la semaine dernière nous ont débarrassés de beaucoup d'étoffes pour robes. La foule qui est venue nous acheter nos étoffes pour robes ont trouvé dans nos rayons le plus grand, le plus beau et le plus complet assortiment de tissus pour robes noirs et de couleurs, qu'ils n'avaient rencontré nulle part. Tous ces tissus étaient des dessins nouveaux. Notre assortiment est le plus nouveau et le plus varié.

LISEZ NOS PRIX ET DECIDEZ-VOUS DE SUITE

10 CENTS. Belle marchandise de drap satin en vert et bleu-marin. Prix 20c

12 1/2 CENTS. Un grand assortiment de nouveau draps cachemire léger en toutes couleurs. Vaut 20c au moins

15 CENTS. Un joli assortiment de voiles de Nonnes tout laine dans les larges ordinaires, et de toutes nouvelles couleurs du Printemps

20 CENTS. Magnifiques teintes nouvelles en Foulé Français, le tout en laine. Prix régulier 30c

33 CENTS. Département des draps tout laine française foulée dans tous les genres, importés valant 40c

35 CENTS. Très riches nuances en De-beige double largeur, tout laine, véritable prix 50c

40 CENTS. Assortiment complet de nouvelle serge française, double largeur, tout laine dans les plus à la mode

50 CENTS. Nous avons à présent ajouté 20 nouvelles couleurs en serge très belle et très large, 6 vgs font une robe

BRYSON, GRAHAM & CIE.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. Quartiers Généraux pour } 35 RUE O'CONNOR. Bargains en Epicerie.

Nous agrandissons notre manufacture et afin d'alléger le déménagement nous vendons, pour argent comptant, à des prix spéciaux toutes nos

PORTES, FENETRES, JALOUSIES BOISERIES

The E. B. EDDY Co. HULL.



WAREHOUSE & OFFICE, 10 KING ST. TORONTO.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la

PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND

207, rue St-Honoré, à PARIS

THÉORIE ORIZA-OIL - ESS. ORIZA - ORIZA-LACTÉ - CRÈME-ORIZA ORIZA-VELOUTE - ORIZA-TONICA - ORIZALINE - SAVON-ORIZA

DOIVENT LEUR SUCCES ET LA FAVEUR DU PUBLIC: 1° Aux soins tout particuliers qui président à leur fabrication. 2° A leur qualité inaltérable et à la suavité de leur parfum.

MAIS COMME ON CONTREFAIT CES PRODUITS ORIZA pour vivre sur leur réputation nous avertissons les Consommateurs afin qu'ils ne se laissent pas tromper.

LES VÉRITABLES PRODUITS se vendent dans toutes les maisons MONDIALES de PARFUMERIE et DROGUERIE. Envoi franco de Paris du Catalogue illustré

SOLUTION PAUTAUBERGE

AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTE

La considération comme le remède le plus sûr et efficace contre les MALADIES DE POITRINE

PHTISIE, BRONCHITES CHRONIQUES, TUBERCULES et OPHTHALMIE. En Vente chez L. PAUTAUBERGE, 22, rue Jules César, PARIS. DÉPÔTS DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

John Murphy & Co.

IMPORTATEURS UN PEU TARD

Mardi 19

Malheureusement pour nous, deux de nos plus grandes consignations de NOUVEAUX MANTEAUX DE PRINTEMPS ont été reçues trop tard dans la saison: afin de nous débarrasser dans ce département durant ce mois-ci une GRANDE VENTE A BON MARCHÉ DE MANTEAUX commencera DEMAIN

et se continuera tout le mois, Pour faire un succès de cette vente nous avons réduit nos prix de nos NOUVEAUX et FASHIONABLES:

GILETS DU PRINTEMPS EN DRAP pour Dames, Demoiselles et Enfants. DOLMANS, CAPUCHES et ULSTERS DE PRINTEMPS

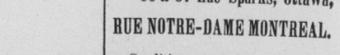
Tous ces articles sont presque nouveaux et dans les derniers goûts, REELLES

Les réductions offertes plus haut dans ces départements sont réelles et surprendront ceux qui achètent comptant.

John Murphy & Co.

66 & 67 Rue Sparks, Ottawa, RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

Conditions: comptant et un seul prix.



Arrivée et Depart des Malles

Table with columns: MAJES, Fermeture, TRIVEC, and various destinations like OUEST, BOSTON, etc.

MAJES. Fermeture. TRIVEC. OUEST—Toronto, Hamilton, London, Peterborough, Smith's Falls, Perth, etc.

BOSTON et la Nouvelle Angleterre. Rouss Point. Prescott. etc.

CHÉMIN DE FER DE SAINT-LAURENT ET OTTAWA. Manotick, North Gower et Metcalfe, etc.

CHÉMIN DE FER DE PACIFIQUE, EST. Pointe Gaitan, Buckingham, Cumberland, etc.

CHÉMIN DE FER DE CANADA ATLANTIQUE. Junction de C. DE FER PORTAGE ET PACIFIQUE. Quyon, Eardley, Byron, Bréville, etc.

CHÉMIN DE FER DE PACIFIQUE, EST. Bell's Corner, Richmond, Skedd's Mills, etc.

GATINEAU—A la Rivière du Désert. Chelsea et Ironside. etc.

CHÉMIN DE FER DE PACIFIQUE, EST. Billing's Bridge, Stewardton. etc.

CHÉMIN DE FER DE PACIFIQUE, EST. Archville, Ottawa Est. etc.

CHÉMIN DE FER DE PACIFIQUE, EST. Merville, City View et Jockvale, mardi, jeudi et samedi.

MALLES ANGLAISES. Lundi, 2, 9, 16, 23, 30. Mardi, 17. etc.

Les lettres destinées à l'enregistrement doivent être mises à la poste 15 minutes avant l'heure des malles précédentes.

Heures du Bureau, de 8 A.M. à 8 P.M. Mandats sur la Poste et la Banque d'Épargne, de 9 A.M. à 4 P.M.

J. GOUIN, Maître de Poste. Bureau de Poste d'Ottawa, Mai, 1891.

LINIMENT GÉNEAU

30 ANS DE SUCCES

Seul TORIQUE remédiant le FRET sans douleur ni chute de poil. Adopté par nos vétérinaires renommés: éleveurs, entraîneurs, harnais, etc.

Guérison rapide et sûre des Boiteries, Fongues, Ecorchures, Sarcènes, Fongues, Engorgements des jambes, Sures, Ecorchures, etc. Réveille et résout l'indolence et sans rival dans les Angines, Catarrhes, Bronchites, Inflammations d'Utric, Fièvres typhoïdes, etc.

Pansement à la main, en 3 et 4 minutes, sans couper le poil.

Dépôts: Paris, MESSIERER & Co, 275, rue Saint-Honoré. MONTREAL: LA VIOLETTE & NELSON. QUÉBEC: ED. MORIN & Co. SÉVILLA: OTTAWA, ET PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA.

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE

ABONNEMENT LE CANADA

Journal Quotidien du

Un An en Ville \$ Un An par la Poste \$

12eme. ANNEE

LE PRINCE NAPO

NOTES ET SOUV

PAR AUDIVI

(Suite)

Lorsque le Prince fut

berté, il reprit son train d

bituelle, mais ne chercha

à mettre à exécution div

dont il n'avait fait part; il se défendit de plus en

prétendant à la Couronne

et de plus en plus au

enlla sa politique vers

blème.

Un soir, après un de s

hebdomadaires, il parla d

dans des termes bien m

et bien regrettables, en d

les chefs des immémoria

que de vilaines rosettes e

rés, intelligents pour la

qui ne venaient que gra

peaux, que grands pl

grands sabres, des habit

«les chefs dans le dos, de

sat et des déportations.

Ce langage violent et

dans la bouche du prince

qui avait tant profité de

l'Empire, jeta un inexpr

laisse dans cette réuni

qui tous avaient servi l'Em

un grand dévouement.

Ce fut le prince Victor

pit le lourd silence qui

tout le monde.

— Mon père, lui dit-il

fermé, mais d'une voix a

rée, si vous laissez à terre

ronne impériale, vous

metriez bien de cherch

relever?

— Toi? fit-il d'un ton fu

s'avancant sur son fils, toi

il, après moi si tu ven

pendant mon existence j'en

tordrais plutôt le coup! Il

Tel fut le point de dépar

rupture du père et du fils,

qui est trop connue pour

parle ici. Elle a été très

mais si on n'eût connaiss

causes réelles et les détail

nion des adversaires du pr

se pour modifier au tout

Mais en s'étendant davan

point délicat, on pourrait

que je prends parti pour

contre le père, et ce n'est

sujet que je me suis pro

traiter.

Au début de la séparat

à dire quand le prince Vi

rejoindre sa mère à Monc

prince Napoléon chercha

les moyens à donner le ch

faire croire qu'il n'y avait

désaccord entre son fils et

chaque instant il repétait q

que son fils était venu le

moment de son arrestation

avait dit avec une grande é

« Mon père, j'aurais vou

voir signer votre manifest